

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[131. Val-Richer, Vendredi 14 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## **131. Val-Richer, Vendredi 14 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Discours du for intérieur](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#)

### **Relations entre les lettres**

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### **Présentation**

Date1838-09-14

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitSi j'étais près de vous je vous gronderais.

PublicationInédit

### **Information générales**

LangueFrançais

Cote

- 392, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/24-29

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°131 Vendredi soir. 14 sept.

Si j'étais près de vous, je vous gronderais. De loin, je n'en ai pas le courage. Vous ne me plaisez plus comme vous me plaisiez ! Je pourrais vous redire comme vous me l'avez dit : " Tout a été couvert un moment par l'étonnement, la joie de vous avoir trouvée. Le premier de ces sentiments, le temps l'efface naturellement. Le second dure mais plus tranquille parce qu'il est plus établi. Je ne dirai pas cela parce que ce ne serait pas là l'expression vraie de ce qui est en moi. Voici ma vérité à moi. Vous m'avez inspiré une grande curiosité. Vous ne paraissiez ni ce que j'avais vu ailleurs, ni ce que j'avais été tenté de vous croire. J'étais très touché de votre mal et très curieux de vous connaître, de savoir ce que vous étiez réellement. Voilà votre premier attrait. Celui-là est passé, j'en conviens. Je vous connais. Je ne suis plus curieux. Mais qu'est-ce donc que cet attrait frivole et froid, à côté de ce qui m'attache à vous aujourd'hui ? Savez-vous que je vous ai trouvée infiniment supérieure à ce que j'attendais au temps de ma plus vive curiosité ? Que vous valez infiniment mieux que je ne supposais ? Que je vous aime bien plus que je ne vous aimais quand je vous ai dit que je vous aimais ? Je puis, comme d'autres, être attiré par l'agrément de l'esprit, par le charme de la nouveauté et donner à ce plaisir plus de place qu'il ne lui en est dû et me laisser aller à l'exprimer plus vivement que ne le voudrait l'exacte vérité. Tout cela, c'est de la vie superficielle, qui a son prix, que je ne dédaigne pas.

Mais ce n'est plus de cela qu'il s'agit entre nous ; ce n'est plus dans cette sphère là que nous vivons. Vous avez pénétré au fond de mon âme, dans ma vraie vie, dans ce qu'il y a en moi de plus sérieux, dans ce qui est vraiment moi. Et vous n'y avez pénétré que lentement. Je suis très accessible à la surface très peu au fond. J'ai beaucoup douté. J'entendais beaucoup parler de vous. J'ai tout écouté. Je ne vous ai pas dit le quart de tout ce que j'ai pensé, cherché, sondé, supposé. Je vous ai trouvé des défauts, des torts. Je les ai tournés et retournés en tous sens pour en découvrir l'origine, pour en mesurer la portée possible. Je vous ai traitée sans faveur. Et plus j'ai regardé à vous, plus vous avez grandi et brillé à mes yeux, plus je me suis senti pénétré et d'estime et de goût, et de tendresse pour vous, pour votre nature, votre nature primitive et essentielle telle que Dieu l'a faite. Je n'y regarde plus à présent. Peu m'importent vos défauts ; peu m'importe ce que vous pourriez avoir fait, ce que vous pourriez faire encore. Il y a en vous quelque chose qui est indépendant de tout supérieur à tout, qui domine et efface tout pour moi. Ce quelque chose, c'est le fond de votre être, c'est vous même. comme disent les dévots vous êtes pour moi, en état de grâce. Rien ne peut plus vous en faire sortir. Est-ce là me plaire assez ? Manque-t-il quelque chose à cette affection-là ? Et ne croyez pas que, depuis le 15 Juin, elle n'ait pas subi plus d'une épreuve venant de vous ou d'ailleurs. Je vous dirai quelque jour toutes celles qu'elle a surmontées. Vous me direz si j'ai tort de vouloir que vous ayez foi. Mais laissez-moi vous demander une chose.

Soyez fière avec la destinée comme vous l'avez été avec votre Empereur. Ne parlez pas de la décadence qui vous entoure. Ne vous en parlez pas à vous-même. Il y a des impressions très naturelles, presque inévitables, mais qui ne méritent pas de séjourner dans l'âme. Ne leur permettez pas de faire plus que traverser la vôtre. Elle est si grande ! Rien ne lui manquerait si elle était aussi forte. Mais le sort vous a d'abord gâtée, et puis frappée immensément. Il faudrait une force immense pour suffire toujours à cette double épreuve. Je ne vous parle pas trop sérieusement, n'est-ce pas ? J'espère que non. Dites-le moi pourtant. Et chargez-moi de vous apprendre à vous aimer. Ce qui est très sérieux aussi, croyez-moi, c'est Marie. Ce que vous m'en dites à propos de l'enfant de la petite Princesse me trouble

beaucoup. Je sais de déplorables aberrations qui ont commencé ainsi. Votre médecin est un sot. Que le mal soit déjà réel ou non, de tels symptômes méritent qu'on y regarde J'aurais bien des choses à vous dire à ce sujet. Mais je ne puis les écrire. 10 h. Je n'ai point de lettre aujourd'hui. Je laisse partir celle-ci comme elle est. Je n'y ajoute et n'en ôte rien. Adieu. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 131. Val-Richer, Vendredi 14 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-14.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 01/09/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1524>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreVendredi 14 septembre 1838

HeureSoir

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

les

# 57

elle-ci  
en

Si j'étais près de vous, je vous  
prendrais. De loin, je n'en ai pas le courage. Vous ne me  
plaisez plus comme vous me plaisiez ! Je pourrais vous redire  
comme vous me l'avez dit : « L'ind a été couvert un moment  
par l'étonnement, la joie de vous avoir trouvée. Le premier  
de ces sentiments, le tems l'efface naturellement. Le second dure,  
mais plus tranquille parcequ'il est plus établi ». Je ne dirai pas  
cela parceque ce ne seroit pas là l'expression vraie de ce qui  
est en moi. Voici ma vérité à moi. Vous m'avez inspiré une  
grande curiosité. Vous me parissiez si ce que j'avois vu  
ailleurs, si ce que j'avois été tenté de vous croire. J'étois très  
touché de votre mal et très curieux de vous connaître, de  
savoir ce que vous étiez réellement. Voilà votre premier  
attrait. Celui-là est passé, j'en conviens. Je vous aime.  
Je ne suis plus curieux. Mais qu'est ce donc que cet attrait  
frivole et froid à côté de ce qui m'attache à vous aujourd'hui ?  
Ouvrez-vous que je vous ai trouvée infiniment supérieure à  
ce que j'attendois au tems de ma plus vive curiosité ? Que  
vous valez infiniment mieux que je ne supposois ? Que je  
vous aime bien plus que je ne vous aimois quand je vous  
ai dit que je vous aimois ? Je puis, comme d'autres, être  
attiré par l'agrément de l'esprit, par le charme de la nouveauté

et donner à ce plaisir plus de place qu'il en est dû, et  
me laissez aller à l'exprimer plus vivement que ne le voudrait  
l'exacte vérité. Tout cela, c'est de la vie superficielle, qui a  
son prix, que je ne dédaigne pas. Mais le vif plus de cela  
qu'il s'agit entre nous; le vif plus dans cette sphère là que  
nous vivons. Vous avez pénétré au fond de mon âme, dans  
ma vraie vie, dans ce qu'il y a de moi de plus sérieux, dans  
ce qui est vraiment moi. Et vous n'y avez pénétré que  
lentement. Je suis très accessible à la surface, très peu au fond.  
J'ai beaucoup douté. J'entendais beaucoup parler de vous.  
J'ai tout écouté. Je ne vous ai pas dit le quart de tout  
ce que j'ai pensé, cherché, sondé, supposé. Je vous ai trouvé  
des défauts, des torts. Je les ai tournés et retournés en tous  
sens pour en découvrir l'origine, pour en mesurer la portée  
possible. Je vous ai traité sans faveur. Et plus j'ai  
regardé à vous, plus vous avez grandi et brillé à mes yeux;  
plus je me suis senti pénétré de votre doctrine, et de votre  
tendresse pour vous, pour votre nature, votre nature primitive  
et essentielle, telle que Dieu l'a faite. Je n'y regarde plus  
à présent. Peu m'importe vos défauts; peu m'importe ce  
que vous pourriez avoir fait, ce que vous pourriez faire encore.  
Il y a en vous quelque chose qui est indépendant de tout,  
supérieur à tout, qui domine et efface tout pour moi. C'est  
quelque chose, c'est le fond de votre être, c'est vous-même.

Comme d  
ne peut  
Est  
affection  
par subi  
disai qu  
Si j'ai ta  
Ma  
la destina  
parlez pe  
par à m  
inévitabl  
Me leur p  
en si gr  
forte. k  
immense  
à cette  
Je  
que mon  
apprendra  
La  
vous m'i  
trouble t  
l'annonc  
d'ja réel

Comme disent les dévots, vous êtes pour moi en état de grace. Dieu ne peut plus vous en faire sortir.

Est-ce là ma peine assez ? Manque-t-il quelque chose à cette affection-là ? Ne me croyez pas que, depuis le 15 Juin, elle m'ait pas subi plus d'une épreuve, venant de vous ou d'ailleurs. Je vous dirai quelque jour toutes celles qu'elle a surmontées. Vous me direz si j'ai tort de vouloir que vous ayez foi.

Mais laissez-moi vous demander une chose. Soyez fier avec la destinée comme vous l'avez été avec votre Empereur. Ne parlez pas de la décadence qui vous entoure. Ne vous en parlez pas à vous-même. Il y a des impressions très naturelles, presque inévitables, mais qui ne méritent pas de séjourner dans l'âme. Ne leur permettez pas de faire plus que traverser la vôtre. Elle est en si grande ! Dieu ne lui manquerait si elle était aussi forte. Mais la chose vous a d'abord gâté et puis frappé immensément. Il faudrait une force immense pour suffire toujours à cette double épreuve.

Je ne vous parle pas trop sérieusement, n'est-ce pas ? Inspirez que mon Dieu - le moi pourtant. Et chargez-moi de vous apprendre à vous aimer.

Le qui est très-sérieux aussi, croyez-moi, c'est Marie. Ce que vous m'en dites à propos de l'enfant de la petite Princesse me trouble beaucoup. Je sais de déplorable aberration qui ont commencé ainsi. Votre médecin est un sot. Que le mal soit déjà réel ou non, de tels symptômes méritent qu'on y regarde.

L'aurais bien dû, cher à vous dire à ce sujet. Mais je ne puis les  
écrire.

10 h.

Je n'ai point de lettre aujourd'hui. Je laisse partir celle-ci  
comme elle est. Je n'y ajoute et n'en ôte rien. Adieu. Adieu.



grande  
plaisir  
trouvé  
par  
de ce  
mais  
cela  
est  
grande  
nulle  
touché  
savoir  
attrait  
L me  
fructe  
Ouvr  
la que  
vous  
vous  
ni d'  
attire